

HENRI VIII, PRINCE SCHISMATIQUE (1509-1547)

I. Les causes du schisme

Si l'affaire bien connue du divorce d'Henri VIII est à juste titre considérée comme l'une des causes majeures ayant conduit à la rupture avec Rome, le schisme anglican ne saurait toutefois se réduire à l'aboutissement d'une politique ayant eu pour seule fin la satisfaction des caprices d'un prince préoccupé par sa succession. Le divorce ne constitue d'évidence qu'une cause directe et immédiate du schisme, d'autres causes, à la fois plus profondes et plus lointaines, ayant joué un rôle tout aussi important dans le processus de rupture. Il est d'ailleurs vraisemblable que le roi ne serait pas parvenu à imposer cette rupture – plus politique que théologique – si un terrain favorable ne l'avait rendue possible. Les historiens anglais étant rarement d'accord sur l'interprétation à donner aux événements qui conduisirent au schisme – certains mettant l'accent sur les facteurs politiques, d'autres sur les facteurs religieux avec des thèses parfois radicalement opposées – nous nous contenterons de proposer ici une synthèse des différentes interprétations¹.

Parmi les causes profondes du schisme figure la renaissance intellectuelle de l'Angleterre au début du XVI^e siècle, marquée à la fois par une diffusion plus large du savoir (rendue possible par l'invention de l'imprimerie à la fin du siècle précédent) et l'essor d'un courant humaniste essentiellement religieux qui, bien que critique à l'égard de l'Église, ne remettait pas sa doctrine en

1. Pour une étude détaillée du schisme henricien, on se reportera avec le plus grand profit à l'ouvrage de Danièle Frison *Le schisme d'Henri VIII*, Paris, Ellipses, 2004. Voir également l'article de Jean-Pierre Moreau « Les historiens anglais et le schisme d'Henri VIII. Un siècle d'historiographie (1900-2004) », *Études Anglaises*, 2004, 57/4, 387-398.

question. L'humaniste hollandais Érasme (1466-1536), qui devait enseigner à Cambridge pendant deux ans, eut une influence déterminante sur certains théologiens anglais. Pourfendeur de la scholastique moyenâgeuse et de ses subtilités métaphysiques, il devait proposer une lecture plus rationnelle et « historique » des Écritures, et préconiser la traduction de la Bible en anglais. Dans son *Éloge de la folie* (1511), ce brillant érudit devait de plus se livrer à une satire virulente de l'obscurantisme et de la corruption de l'Église, son œuvre préfigurant celle des grands penseurs de la Réforme. Lors de son séjour à Cambridge, Érasme avait noué des liens d'amitié avec plusieurs théologiens ou érudits dont les plus connus sont John Colet (1467-1519) et Thomas More (1478-1535), célèbre auteur de *Utopia* (1516), œuvre dans laquelle il dénonce l'ignorance du clergé et prône la tolérance dans le domaine religieux. Son opposition au divorce du roi et sa fidélité à l'Église de Rome devaient le conduire à l'échafaud. Tout en demeurant dans le cadre d'une stricte orthodoxie doctrinale, Colet, More et quelques autres prônèrent donc une réforme de l'Église, préparant ainsi – mais involontairement – les esprits de leurs contemporains au schisme de 1534.

Un anti-cléricalisme déjà ancien et particulièrement répandu dans une classe moyenne alors en pleine ascension et de plus en plus éduquée, permet également d'expliquer la relative facilité avec laquelle Henri VIII put imposer ses réformes. Deux siècles auparavant, Wyclif avait stigmatisé les nombreux abus de l'Église : mondanité, dépravation et corruption, les choses ayant finalement peu changé à la veille du schisme. Les griefs des sujets d'Henri VIII contre l'Église étaient donc légion¹. On pourrait citer l'autorité excessive du pape, les droits abusifs de l'Église en matière fiscale et juridique, la cupidité de quelques prélats*, ou bien encore l'oisiveté – voire la dépravation – de certains clercs*. Parmi les pratiques condamnables (et alors répandues) du clergé, figuraient d'autre part la simonie*, l'absentéisme* et le pluralisme* qui consistait pour un même clerc à cumuler plusieurs bénéfices*. Un quart environ des bénéfices du pays étaient alors détenus par des pluralistes qui ne

1. Certains historiens, comme Christopher Haigh, contestent toutefois la thèse de l'anticléricalisme en soulignant la vitalité de la religion catholique à la veille du schisme.

pouvaient évidemment résider dans plusieurs paroisses en même temps, l'absentéisme étant le corollaire inévitable du pluralisme. Si, dans la plupart des cas, les absentéistes étaient remplacés par des vicaires* afin de ne pas laisser les populations dans un total dénuement spirituel, ces derniers étaient souvent sous-payés et pas toujours à la hauteur de leur tâche : d'origine paysanne, en effet, le clergé paroissial était généralement ignorant, seule une infime minorité de clercs étant alors formée à l'université. Enfin, l'immense richesse de l'Église – avec des disparités choquantes entre les revenus du clergé – ne manquait pas d'attiser la jalousie de certains. Le médecin personnel du roi, Thomas Linacre, s'était vu attribuer plusieurs bénéfices* dont il tirait de substantiels revenus, récompense probable pour ses bons et loyaux services. Thomas Wolsey, proche conseiller et homme de confiance du roi jusqu'à sa chute en 1529, alimentait pour sa part l'anticléricisme ambiant en cumulant de nombreuses charges dont plusieurs doyennés, un évêché et un archevêché, auxquelles s'ajoutaient les fonctions de cardinal, puis de légat du pape. Le total de ses revenus à la fin de sa vie avoisinait 50 000 £ par an, somme prodigieuse pour l'époque qui représentait environ la moitié du budget annuel de la Couronne... Cet homme immensément riche, puissant et corrompu, menait un train de vie fastueux et avait une maîtresse attitrée et plusieurs enfants, chose d'ailleurs assez courante au sein d'un clergé séculier alors célibataire, mais non soumis aux vœux de chasteté. Craint et détesté, Wolsey cristallisait donc sur sa personne tous les griefs contre l'Église de son temps¹ qu'il n'était d'évidence pas en position de réformer.

L'essor du protestantisme et l'influence croissante de Luther en Angleterre peuvent également être rangés parmi les causes profondes du schisme, même si Henri VIII avait dans un premier temps combattu les idées luthériennes. De nombreux historiens ont à juste titre relevé les origines autochtones de la Réforme, l'œuvre de John Wyclif (1320-1384), notamment, étant à cet égard exemplaire. Théologien formé à Oxford, il dénonçait violemment la mondanité du clergé et mettait en avant l'idée d'un rapport direct de l'homme à

1. Le fils illégitime de Wolsey, Thomas Wynter, était lui-même un pluraliste notoire dont les différents bénéfices* lui rapportaient de confortables émoluments.

Dieu, dévaluant ainsi le rôle d'une Église corrompue et mettant à mal la notion d'autorité. Seule, finalement, comptait l'Écriture à laquelle les croyants devaient pouvoir accéder directement sans médiation cléricale (d'où sa traduction de la Bible en anglais). Il devait prôner la dissolution des monastères et rejetait la doctrine de la transsubstantiation*, préfigurant ainsi l'œuvre de Luther et de Calvin un siècle et demi plus tard. Ses idées devaient inspirer les Lollards, prédicateurs itinérants qui entreprirent de les propager avec succès auprès des plus démunis et qui, considérés comme hérétiques, furent persécutés avec la plus grande cruauté sous le règne d'Henri IV. S'il est toujours possible d'éliminer les hommes, il n'en va pas de même de leurs idées qui, en l'occurrence, survécurent tant bien que mal jusqu'à la veille du schisme, l'Angleterre étant alors prête à accueillir les idées des réformateurs continentaux. C'est à Cambridge dans les années 1520 qu'émergea un mouvement protestant anglais fortement influencé par les idées de Luther. Un petit groupe d'universitaires surnommé « la petite Allemagne », qui comptait dans ses rangs plusieurs futurs évêques ou archevêques* tels que Hugh Latimer, Thomas Cranmer, Matthew Parker ou Nicholas Ridley, se réunissait régulièrement à la taverne du Cheval Blanc pour discuter des thèses luthériennes sur la justification* par la foi seule ou dénoncer la corruption de l'Église. Le roi et les évêques réagirent rapidement à ce début de dissidence en publiant dès 1521 leur *Defense of the Seven Sacraments*, ce qui, fort ironiquement, valut à Henri VIII la gratitude du pape et le titre de « Défenseur de la Foi ». Le mouvement fut rapidement réprimé, certains de ses membres, tels que William Tyndale (futur traducteur de la Bible en anglais), s'enfuyant en Allemagne, d'autres finissant sur le bûcher. Cette « hérésie » devait toutefois se répandre rapidement parmi la population, en particulier au sein de la classe moyenne, une partie de la *gentry* n'étant pas insensible à ces nouvelles idées.

À ces diverses causes s'ajoute la montée d'un sentiment national – exacerbé par la guerre de Cent ans –, les Anglais supportant de moins en moins l'ingérence dans les affaires nationales d'une papauté perçue comme une puissance étrangère. Ce nationalisme s'était de plus accompagné d'un renforcement de l'autorité royale, en particulier depuis l'avènement des Tudor. Dès le XII^e siècle, de

vives tensions avaient opposé la Couronne anglaise à la papauté, notamment sur la question des nominations aux hautes fonctions ecclésiastiques et sur la compétence des tribunaux de l'Église dans les affaires impliquant des clercs*. Les constitutions de Clarendon, mises en place en 1164 pour imposer la suprématie des tribunaux royaux sur les tribunaux ecclésiastiques, traduisent bien la volonté d'Henri II de régenter les affaires de l'Église dans son royaume. Les prérogatives royales – et donc l'indépendance de l'Angleterre – dans le domaine ecclésiastique devaient être réaffirmées au cours du XIV^e siècle avec le vote de plusieurs lois rendant illégales les nominations papales aux bénéfices* ecclésiastiques et interdisant toute forme d'appel devant les tribunaux de Rome dans les affaires relevant du droit royal¹. Malgré ces restrictions croissantes à l'autorité pontificale dans les affaires nationales, le pape avait préservé certaines de ses prérogatives jusqu'à la fin du Moyen Âge, les nominations d'évêques étant le plus souvent le fruit d'après négociations entre Rome et le roi. Dans les années précédant le schisme, le cardinal et légat du pape Thomas Wolsey avait de plus mené une politique étrangère ruineuse visant à servir beaucoup plus les intérêts de la papauté (et les siens propres) que ceux du pays, renforçant ainsi un anti-papisme déjà bien ancré au sein de la population. Enfin, comme l'ont montré certains historiens, l'émergence d'une nation moderne était étroitement liée à la mise en place d'un pouvoir central fort et d'un système de gouvernement efficace, nécessitant la neutralisation de cette administration parallèle qu'était l'Église, dans les domaines fiscal et juridictionnel en particulier.

Les causes profondes du schisme d'Henri VIII sont donc multiples et variées, certaines étant propres à l'Angleterre, d'autres étant communes aux grandes nations de la Chrétienté. Dans tous les cas, aucune de ces causes prise isolément n'aurait vraisemblablement suffi à provoquer la rupture avec Rome. Seule la conjonction de ces différents facteurs, associée à des causes beaucoup plus directes, permet de rendre compte des événements cruciaux qui, au cours des

1. Il s'agit des *Statutes of Provisors* et *Praemunire* dont plusieurs versions furent votées entre 1351 et 1393. Il faut noter que cette indépendance croissante du pouvoir royal vis-à-vis de l'emprise pontificale n'est pas propre à l'Angleterre, comme le prouve le conflit qui opposa Philippe le Bel au pape Boniface VII en 1302.

années 1530, allaient transformer la vie de la nation anglaise de façon irréversible.

Dans ce contexte favorable à une rupture avec Rome, deux facteurs peuvent être considérés comme les déclencheurs du schisme : la hantise d'Henri VIII d'avoir un héritier mâle pour garantir la stabilité du trône¹ et l'état désastreux des finances royales.

En 1509, le jeune roi avait épousé par dispense papale la veuve de son frère Arthur, Catherine d'Aragon, dont il n'avait eu qu'un seul enfant survivant, Marie Tudor. En 1527, les chances d'avoir enfin un héritier mâle s'amenuisaient de jour en jour, compte tenu en particulier de l'âge de Catherine déjà quadragénaire, cette union apparaissant de plus en plus comme une erreur aux conséquences funestes. Avec l'aide de son conseiller et Lord chancelier Wolsey, le roi allait donc tenter d'obtenir l'annulation de ce premier mariage par le pape Clément VII², afin d'épouser la jeune Ann Boleyn dont il était épris et qui, espérait-il, lui donnerait enfin un héritier légitime. Théologien à ses heures, Henri devait notamment invoquer le Lévitique pour justifier sa demande : « *And if a man shall take his brother's wife, it is an unclean thing: he hath uncovered his brother's nakedness; they shall be childless*³ ». La dispense spéciale accordée par Jules II était donc à ses yeux illégale, car non conforme à la volonté divine. Ce qui n'aurait dû être qu'une formalité, soulevait en réalité un double problème puisqu'il était difficile à Clément VII d'annuler la décision de son prédécesseur sans remettre en question l'autorité pontificale, une telle décision étant d'autre part susceptible d'offenser gravement Charles Quint, neveu de Catherine, dont il était alors le prisonnier. Le pape fit donc tout son possible pour temporiser, déléguant dans un premier temps les cardinaux Campeggio et Wolsey pour juger l'affaire en Angleterre, avant de finalement rappeler le procès à Rome à la demande de la reine. Après deux années de manœuvres et de tractations, l'affaire du divorce était loin d'être réglée, le roi se montrant de plus en plus

-
1. Stabilité bien nécessaire après l'épisode chaotique de la guerre des Deux-Roses (1455-1487).
 2. Une pratique alors assez courante chez les personnages de haut rang.
 3. Lv 20, 21.

impatience. L'échec patent de Wolsey, accusé en tant que légat du pape d'avoir pris ses ordres de l'étranger, devait précipiter sa chute en 1529¹.

L'état catastrophique des finances royales dans les années 1520 permet de plus d'expliquer pourquoi le schisme prit rapidement un tour irréversible avec la dissolution des monastères et l'appropriation par la Couronne des biens de l'Église. À la mort du roi Henri VII, financier avisé, les coffres royaux étaient pleins, ce qui avait permis à son fils Henri VIII non seulement de lever peu d'impôts, mais aussi de mener un train de vie fastueux et de dépenser sans compter. La politique financière désastreuse de ce mauvais génie qu'était Wolsey explique également les difficultés du trésor royal : peu sensible aux réalités économiques et à l'intérêt que représentait le commerce pour le royaume, il devait d'autre part entretenir des relations conflictuelles avec le Parlement qui allait rechigner à lui accorder les subsides dont il avait besoin pour financer des projets ou des guerres aussi coûteux que hasardeux. Il tenta même sans succès de recourir à des mesures coercitives pour augmenter les recettes de l'État, provoquant une grogne bien justifiée parmi les classes possédantes. À la veille du schisme, le trésor légué par Henri VII avait été entièrement dilapidé, des mesures radicales étant à présent nécessaires pour renflouer les finances de la Couronne...

II. La rupture avec Rome

C'est avec l'appui du Parlement, qui représentait une classe moyenne hostile aux abus de l'Église, qu'Henri entreprit de soumettre un clergé anglais alors fidèle à Rome dans sa grande majorité. Il s'appuyait ainsi sur un anti-cléricalisme ambiant particulièrement marqué aux Communes pour parvenir à ses fins. Cette mainmise royale sur l'Église se fit par étapes et sous la houlette du très ambitieux et anti-clérical Thomas Cromwell, proche conseiller du souverain depuis 1529. En 1531, les deux Convocations*, accusées d'avoir violé la loi de *Praemunire*, se virent contraintes d'acheter le pardon du roi pour une somme totale de 118 000 £ (contribution bien

1. Tombant sous le coup d'une accusation absurde de *praemunire*, il fut arrêté en 1530.

opportune aux finances royales) et de reconnaître ce dernier comme chef suprême de L'Église d'Angleterre « autant que la loi du Christ le permet ». L'année 1532 fut marquée par la quasi-suppression des annates*, taxe romaine sur les revenus des bénéfices* ecclésiastiques, suivie par la « Supplique des Communes contre les Ordinaires », qui déniait à l'Église le droit de légiférer et contestait son indépendance juridictionnelle. Au mois de mai fut votée la « Soumission du clergé » qui donnait au roi seul le pouvoir de légiférer en matière religieuse et devait provoquer la démission du Lord chancelier Thomas More, toujours fidèle à Rome. Le roi, irrité par la résistance orchestrée par certains évêques, devait à cette occasion déclarer devant une délégation des Communes : « *They be but half our subjects, yea, and scarce our subjects* », stigmatisant ainsi l'allégeance des prélats anglais à celui qui ne serait bientôt plus que « l'évêque de Rome ». Les choses se précipitèrent au cours de l'année 1533 avec le mariage secret du roi avec Anne Boleyn et la nomination du luthérien Thomas Cranmer à l'archevêché de Cantorbéry. L'étape suivante fut le vote de la loi sur les Appels qui, dans son préambule, affirmait avec force la souveraineté de l'Angleterre et la toute puissance du monarque :

This realm of England is an empire, [...] governed by one supreme head and king, [...] unto whom a body politic, compact of all sorts and degrees of people, divided in terms and by names of spirituality and temporalty, be bounden and ought to bear, next to God, a natural and humble obedience.

Ce même texte, qui soulignait l'origine divine de l'autorité royale, interdisait de plus tout recours devant les tribunaux romains dans les affaires ecclésiastiques, les prérogatives juridictionnelles du souverain étant énoncées avec la plus grande emphase :

He being also institute and furnished, by the goodness and sufferance of Almighty God, with plenary, whole, and entire power, pre-eminence, authority, prerogative and jurisdiction, to render and yield justice, and final determination to all manner of folk [...] in all causes, [...] without restraint, or provocation to any foreign princes or potentates of the world¹.

1. Gee and Hardy, *Documents Illustrative of English Church History*, 187.